



HAL
open science

**Jean-Baptiste Lanne, auteur de Des vies en veille :
géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la
sécurité à Nairobi**

Catherine Fournet-Guérin

► **To cite this version:**

Catherine Fournet-Guérin. Jean-Baptiste Lanne, auteur de Des vies en veille : géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la sécurité à Nairobi. *Annales de géographie*, 2021, pp.105-116. hal-03894481

HAL Id: hal-03894481

<https://hal.science/hal-03894481>

Submitted on 12 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Baptiste Lanne, auteur de *Des vies en veille : géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la sécurité à Nairobi*

1 Compte rendu par Catherine Fournet-Guérin

C'est une thèse très singulière qu'a soutenue Jean-Baptiste Lanne en 2018¹, dont la lecture in extenso s'avère une expérience très originale ; elle s'apparente tout autant à l'exercice universitaire du mémoire, à une approche de type littéraire qu'à un essai qui serait géographique, anthropologique, philosophique et poétique.

Le sujet de la thèse porte sur les individus en charge de « veiller » sur la ville qui sont en position socialement dominée, qu'ils soient gardiens de résidences ou membres du groupe de jeunes exerçant des formes de surveillance dans les quartiers de bidonvilles dans un contexte plus large du thème de la sécurité dans la capitale du Kenya, Nairobi. L'approche est tout à la fois géographique, à travers l'étude des espaces pratiqués et imaginés, ethnographique, le lecteur suivant le parcours de nombre de veilleurs qui lui deviennent familiers au fil des chapitres, et poétique, J.-B. Lanne ayant eu recours à une méthode encore marginale en géographie, celle de la co-écriture poétique avec des personnes dont il s'est rendu compte que la méthode classique du récit de vie était vaine. Ces trois approches — géographie, ethnographie, poésie — composent trois « sensibilités », très originales, puissantes, qui happent le lecteur à travers des chapitres conçus comme autant de fragments, à l'image de la réalité urbaine et humaine dont il tente de rendre compte : face à l'incertitude des existences, à la fragmentation des espaces et des vies, incarnées notamment par les processus de l'attente, du jeu et de la violence, la structure même de la thèse fait écho à cette dispersion des mondes de terrain qu'il côtoie et qui sont autant de « champs d'expériences quotidiennes partagées ».

À travers l'esquisse d'un portrait de deux groupes de gens au travail relevant des travailleurs précaires en ville, J.-B. Lanne nous donne à ressentir les vies quotidiennes de ceux-ci, faites d'attente, de petites humiliations, de contact avec diverses formes de violence, d'espérances, d'écartèlements physiques et psychiques entre les espaces vécus ici et maintenant et ceux de l'ailleurs (le village d'origine notamment) et de petits riens qui font une vie. J.-B. Lanne est fasciné par les éléments non fixes, les incertitudes, les situations d'entre-deux, par les infinies variations des espaces du quotidien. La notion de miroitement est proposée en conclusion pour tenter de cerner l'incertitude produite par la ville, d'abord « au Sud » et de plus en plus, « au Nord ». Une très grande sensibilité à la fois aux

¹ Jean-Baptiste Lanne, *Des vies en veille : géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la sécurité à Nairobi*, Université Bordeaux-Montaigne, 2018, 559 p.

gens, aux lieux et aux mots se dégage de cette thèse qui laisse une impression très forte jusqu’à sa dernière page.

En ces temps de quarantaine diffusée à un très grand nombre de villes, et donc d’expérience partagée unique en même temps de par le monde, Jean-Baptiste Lanne nous aide également, bien involontairement, à penser un abandon des vies citadines : en ces mois de 2020, tous les citadins du monde ne partagent-ils pas, d’une certaine manière, certes fugace et bien sûr avec d’infinies variations, notamment sociales et spatiales, des vies en veille ?

2 Entretien entre Jean-Baptiste Lanne et Catherine Fournet-Guérin, le 23 juin 2020 au Campus Condorcet (Aubervilliers)

L’entretien a été retranscrit par Véronique Fourault-Cauët et Christophe Quéva, rédacteurs en chef des *Annales de Géographie*.



Fig. 1 Jean-Baptiste Lanne et Catherine Fournet-Guérin. ©Annales de Géographie.

Catherine Fournet-Guérin (CFG) : Nous organisons aujourd’hui la première rencontre avec un jeune docteur. Il s’agit d’un choix du comité de rédaction des *Annales de Géographie* d’élargir le cercle des personnes intervenant dans cette rubrique Rencontre. nous sommes ravis que vous ayez accepté, et nous souhaiterions tout d’abord connaître votre parcours.

Jean-Baptiste Lanne, auteur de *Des vies en veille : géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la sécurité à Nairobi* • 107
Une rencontre avec...

Jean-Baptiste Lanne (JBL) : Bonjour et merci, je suis très honoré de cette invitation, qui me permet de parler de sujets qui me tiennent à cœur. Pourquoi en suis-je venu au Kenya et à la figure des veilleurs ? Cela s’est fait en deux temps. La première rencontre avec Nairobi s’est faite lors d’un stage d’initiation au terrain au Kenya en L3 pendant que j’étais à l’ENS de Lyon, avec dix autres étudiants pendant deux semaines. Nous découvrons les problématiques environnementales, les bidonvilles, les grands chantiers urbains, l’approche par les citadinités. Je n’avais jamais été en Afrique, j’avais alors trouvé la vie en ville très agressive, en particulier à Nairobi et Kisumu, les premières villes que j’ai visitées au Kenya. Le rythme, la chaleur, la distance avec les personnes en ville, beaucoup de choses auxquelles je n’étais pas habitué et que je ne comprenais pas (je ne les comprends pas plus aujourd’hui, mais j’ai appris à ne pas comprendre...). Nous étions par ailleurs bien encadrés, mais assez peu libres de nos mouvements, alors que ce sont des terrains qui demandent du temps et une certaine marge de manœuvre. Donc cette première expérience, ce premier terrain m’avait convaincu de ne pas travailler finalement sur l’Afrique. J’ai eu besoin de faire un détour. J’ai alors travaillé sur les personnes récemment sorties de la rue à Lyon, dans une maison d’accueil de longue durée, sur un terrain que je pensais être beaucoup plus familier, mais je me suis alors rendu compte que le proche pouvait aussi être peu familier, et l’étrangeté, proche de soi. J’en ai retiré l’idée que quelque chose ne s’était pas fait à Nairobi. J’y suis retourné en M2, seul. Le déclic s’est alors fait, à mon rythme. J’ai pu prendre le temps, en perdre, partir dans une direction, dans une autre, en me focalisant sur quelques rues au sein de Kibera, bidonville par ailleurs très étudié et balisé. Je me suis aussi fixé un objet petit par son emprise spatiale. Pour la thèse, cela a été vraiment guidé par le choix de rester sur le terrain. J’aime bien rester à la même place, ce qui n’est pas très conventionnel ces temps-ci. Il n’y a pas nécessairement de comparaison, cela perd en puissance de généralité, mais je reste sur mon premier avis que ce sont des terrains qui demandent beaucoup de temps.

CFG : Votre thèse, vous l’avez effectuée à Bordeaux...

JBL : Oui, en codirection avec Bernard Calas et Myriam Houssay-Holzschuch. Je l’ai faite au sein du LAM à Bordeaux, qui est un laboratoire très épanouissant pour qui débute dans les études africaines. J’y ai rencontré des collègues de différentes disciplines (anthropologie, sciences politiques, histoire, littérature), qui chacun apportent leur vision pour saisir les grandes villes africaines, c’était très stimulant.

CFG : J’avais justement une question sur les grandes villes. J’aurais aimé avoir votre avis sur le choix de la grande ville comme objet d’étude. Un prochain numéro des *Annales* portera sur les lieux très, voire surétudiés. Que pensez-vous du regard scientifique porté sur Nairobi, qui, vous le dites dans la thèse, est très étudiée ?

JBL : La grande ville est pour moi une constellation de mondes urbains, en termes d’espaces, de langue, de codes. Ce qui m’intéressait, c’était la circulation des individus au sein de ces mondes, comment ils pouvaient se sentir coupés

en deux, en trois, par la fréquentation de ces mondes, avec la nécessité de développement de multiples registres de sociabilités, de double jeu, à la fois d'un point de vue tactique, mais pas seulement, également en termes de désirs, de rêves.

Pour être honnête, la question de la grande ville n'est pas une question que je me suis posé initialement, en y étant. Je n'ai pas d'emblée une attirance pour la grande ville, mais pour le passage d'un monde à l'autre, les figures de franchissement, d'entre-deux. Sur le fait que ce soit un objet surétudié, c'est vrai que Nairobi l'est : c'est une ville plus facile d'accès que d'autres en Afrique subsaharienne. On peut être plongé dans une altérité très importante, on peut être très seul, mais avoir besoin de se retirer dans des espaces plus connus et rassurants et Nairobi le permet. Il faut connaître ses limites, savoir ce que l'on est capable de faire, être capable de se retirer dans du connu. Quand j'effectuais un travail ethnographique dans les bidonvilles kenyans pendant deux ou trois semaines, de temps à autre, j'avais besoin de retrouver pour un moment une connexion internet, un repas similaire à ce que je connaissais. Je n'en suis pas forcément fier, mais on ne peut pas être tout le temps en immersion. Nairobi est une ville très étudiée, notamment Kibera ; ce n'est pas quelque chose dont je me suis rendu compte immédiatement, en tous les cas pas du tout en master. Cela offre certaines facilités, les gens connaissent les chercheurs, leurs attentes, il existe des personnes-ressources qui comprennent bien les enjeux de la recherche, mais cela nécessite de jouer avec les codes du chercheur. En arrivant, j'ai indiqué travailler sur les problématiques de sécurité, et plusieurs personnes se sont présentées comme étant « la personne-ressource ». Ce sont des choses avec lesquelles il faut composer, des rôles avec lesquels il faut jouer. Il faut pouvoir revenir à des horaires qui ne sont pas ceux attendus, ne pas être uniquement dans un registre de recherche. Il faut pouvoir étonner un peu ses interlocuteurs pour pouvoir rebattre les cartes. Ce qui est intéressant dans cet objet de surétude scientifique et médiatique, tient aussi au jeu avec cette visibilité : les personnes ont l'impression d'être très visibles, médiatisées, mais qu'en revanche le monde extérieur leur est caché, qu'ils ne savent pas ce qui se passe politiquement dans le reste de la ville, d'où des sentiments d'injustice, vis-à-vis du centre-ville par exemple. Tout ce jeu de survisibilité d'une part, et que d'autre part on ne leur donne pas à voir beaucoup de choses me semble intéressant.

CFG : Vous avez parlé d'immersion durant plusieurs semaines. Comment logiez-vous ?

JBL : Je voudrais commencer par dire que mon rapport au terrain a changé au fil des années. J'y suis allé durant quatre ans ; au départ j'avais un rapport à l'immersion très viscéral, pour être près des personnes que j'enquêtai, parfois en franchissant la ligne problématique du sens de l'enquête, du pourquoi. Le premier terrain était très immersif : j'ai passé deux fois un mois dans le bidonville, dans une famille avec laquelle j'ai toujours des contacts. Mais c'est progressivement que j'ai appris que les fils n'étaient pas les fils mais les cousins, que la mère n'était pas la mère. Tout m'échappait dans cette famille !

Jean-Baptiste Lanne, auteur de *Des vies en veille : géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la sécurité à Nairobi* • 109
Une rencontre avec...

CFG : Comment aviez-vous rencontré cette famille ?

JB : J’ai voulu acheter une chemise qui me plaisait sur un étal ! Le vendeur – qui est devenu un ami – m’a dit ne plus en avoir, mais je revenais tout le temps, car il m’assurait chaque jour que la chemise serait disponible le lendemain. Je n’ai jamais eu la chemise. L’étal où il était se trouvait aux franges du bidonville, c’était à l’arrêt du *matatu*². J’ai ensuite été invité à des mariages avec lui, puis il m’a proposé de m’héberger à la sortie des mariages pour finalement être hébergé en continu. Nous étions à quatre ou cinq dans la chambre, où l’on partageait beaucoup, et notamment l’attente : attente pour l’électricité, pour la douche, attente pour la paraffine, etc. Ce rapport m’a été difficile en raison de la proximité permanente. Cela a été très riche d’un point de vue scientifique, mais peut-être l’ai-je fait pour me prouver que j’en étais capable, pour de mauvaises raisons. Au fil des terrains, j’ai changé dans ma manière de faire : j’étais de moins en moins prêt à accepter de ne pas prendre de douche, l’absence d’hygiène, d’intimité, le fait de devoir partager ses affaires, de ne pas avoir d’ordinateur, et j’ai moins vu l’utilité de procéder ainsi. Cela créait aussi des relations compliquées avec les personnes que j’enquêtai, je participais à une sorte de solidarité immédiate de l’urgence, c’est *in fine* très difficile de mener des recherches de manière sereine et d’être pris dans ces réseaux de solidarité. Et puis il y a toujours l’idée qu’on part finalement très vite, alors que les gens, très immobiles, ne le comprennent pas. Si je le refaisais, j’arriverais avec plus de réflexivité pour savoir pourquoi je le fais.

CFG : Après quelques années de recul, avez-vous l’impression que vous étiez un personnage, une ressource valorisante pour vos interlocuteurs ? L’histoire des mariages est similaire sur le terrain que je connais : à Madagascar, c’est très valorisant d’y convier un Européen, cela a un rôle de représentation sociale très fort...

JBL : Oui, j’ai bien sûr été un personnage. J’ai aussi fait du terrain avec une chercheuse kenyane, qui travaillait aussi sur Kibera. De mon point de vue, cela a créé des enjeux plus durs à gérer pour elle que pour moi : moi j’arrivais certes avec l’imaginaire de l’homme blanc, mais j’étais un peu un ovni pour mes interlocuteurs, le personnage n’était pas très concret. Alors qu’elle parlait un swahili parfait, presque aristocratique, et faisait partie de la frange de la population kenyane qui les exclut directement. Je pense que si j’allais faire des enquêtes dans les banlieues françaises, le rapport serait plus compliqué. Je me suis rendu compte que mes interlocuteurs avaient peu d’ordre de grandeur du monde dans lequel je vivais. Un jour nous étions à plusieurs sur deux bancs face à face, dans un petit kiosque où les hommes se retrouvent le soir pour mâcher du khat. Commence alors un jeu entre nous pour savoir quel banc était le plus riche. À un moment, ils donnent l’ordre d’idée des revenus qu’ils me prêtent : 15 000 shillings, soit un peu moins de 150 euros.

2 Minibus de transport collectif.

Étais-je alors symboliquement une personne-ressource ? Oui, je pense qu’il y avait une forme de prestige à m’accueillir, mais cela a aussi été un problème, cela a attisé les jalousies. On a l’impression que les personnes proches de moi obtiennent de l’argent, donc on les sollicite davantage aussi. J’ai aussi fait des erreurs en n’étant pas assez discret sur le fait que j’aidais des amis. Mais c’est lié aussi au fait de partir : on croit résoudre des problèmes, ou pouvoir aider, et en fait, non. On aide ponctuellement, mais on part aussi. C’est un apprentissage, je me donne moins cette injonction à rentrer dans ce jeu de solidarité à présent, car c’est compliqué, notamment sur le long terme.

CFG : Je vais enchaîner sur des questions épistémologiques. Vous avez utilisé des méthodes d’immersion, très sollicités en anthropologie, mais aussi de la philosophie. Quelle est votre position personnelle envers la géographie ?

JBL : C’est pour cela que j’aime la géographie, j’ai eu l’impression au cours de mon parcours que l’on a une ouverture sur d’autres champs, que l’on compte moins qu’ailleurs des gardiens du temple. On a appris à faire feu de tout bois, sans que cela soit un aveu de faiblesse. Il y a cette souplesse d’aller interroger ce qui peut être géographique dans la pensée philosophique ou historique ; ainsi dans le concept de sécurité, qui est philosophique, il y a toujours eu une métaphore spatiale. Certes, c’est une thèse de collage - ce que l’on m’a parfois reproché - il y a des éléments moins bien faits (le contexte historique, par exemple, où j’ai surtout été chercher ce qui m’intéressait). Je n’ai jamais ressenti trop les barrières disciplinaires, mais je crois que c’est assez partagé entre géographes.

CFG : Pourquoi s’être engagé dans la géographie ? Je crois comprendre que vous auriez pu vous orienter vers d’autres disciplines, et vous avez effectué le choix d’une discipline minoritaire...

JBL : C’est une question de rencontres. J’aime bien aussi le fait qu’en géographie, nous soyons peut-être moins dans une logique de monstres sacrés qu’en histoire, en anthropologie, en sociologie. C’est peut-être lié au fait que c’est une discipline en minorité. Il y a eu des géographes très importants, mais ils sont peu connus des autres disciplines, alors que les géographes connaissent les noms des grands historiens, des grands sociologues. En sociologie, en anthropologie, on peut donner rapidement des noms qui ont marqué la discipline. En géographie, on a peut-être du coup davantage la possibilité de lire, de critiquer, de se frotter aux grands chercheurs géographes ou issus d’autres sciences sociales ; c’est rendre honneur que de le faire avec moins de révérence, sans être disciple. Parfois on fait des erreurs, nos critiques ne tiennent pas, mais je pense que c’est cette posture qu’il faut avoir, sans quoi cela ronronne. C’est cela qui me plaît dans la posture géographique aussi, ainsi que le rapport à l’espace, au très concret, à quelque chose de visuel : le paysage, les ambiances urbaines. J’aime la philosophie, mais le rapport au terrain, à la matérialité, au concret de l’interaction sociale, aux espaces domestiques ou de la rue sont des choses que j’aime particulièrement. Ce sont aussi des rencontres, pour différentes raisons : j’ai abordé la géographie de façon très générale, en classe prépa, avec un regard très grisant et surplombant, puis par la découverte du terrain sur lequel on ne montre presque rien, mais on le montre

Jean-Baptiste Lanne, auteur de *Des vies en veille : géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la sécurité à Nairobi* • 111
Une rencontre avec...

soi-même. Lors d'un de mes premiers terrains de L3, nous avons mené un travail sur les femmes et l'emploi en Ardèche. On n'avait fait que trois entretiens, mais bien compris le handicap de n'avoir qu'une voiture dans le couple, en milieu rural ! C'est tout bête, mais il faut le demander pour le comprendre. Ça aussi, ça m'a beaucoup plu en géographie.

CFG : Votre thèse aborde beaucoup de thématiques, mais il y en a trois sur lesquelles j'aimerais que vous développiez votre approche : la première, c'est celle du quotidien et de l'ordinaire...

JBL : J'ai un goût très personnel pour cette approche-là. Je l'ai peut-être un peu trop fait d'ailleurs. Je n'ai pas toujours fait l'effort de le rapprocher à des temps structurels plus larges. Mais ce que j'aime dans le quotidien et l'ordinaire, c'est regarder ce qui bouge quand on a l'impression que cela ne bouge pas. Pour cela il faut bouger peu, se mettre au même endroit, regarder les choses qui se passent de manière un tout petit peu différente. Par exemple, je travaille sur les gardiens de sécurité : dans les nouvelles techniques de contrôle des corps des gardiens, il y a le fait de poser une puce électronique dans leur col pour surveiller leurs mouvements, leurs tours de garde. Si l'on reste longtemps au même endroit, on réalise que la chemise reste dans la guérite, un collègue peut prendre deux chemises pour faire le tour pour deux personnes, parfois, on met la chemise sur le chien pour simuler un mouvement. Tout ce genre de choses demande du temps ; on rentre par seuils. Ainsi, on vous présente au départ une activité de façade, qui en masque d'autres : lorsque j'ai étudié les *Youth Groups* [des groupes de jeunes vigilants dans le bidonville], j'ai compris progressivement leur poly-activité : ils ont une micro-activité, en vendant de l'eau par exemple, mais aussi une fonction sécuritaire. Au départ, on ne voit pas forcément cette dernière, puis l'on se rend compte progressivement que leur activité principale consiste en fait à préempter un droit de protection sur les minibus, etc. Mais pour le savoir, il faut prendre du temps. Concernant les gardiens de sécurité, ce sont des gens qui ont de leur point de vue une vie qui s'est arrêtée, et c'est en partie vrai : ils ont vu la ville comme moyen d'acquérir de l'argent, un statut social, avant de retourner chez eux. Pour eux, la ville a été le contraire, un sas, un moment d'attente qui n'en finit pas. Travailler sur le quotidien, c'est aussi montrer l'ennui, la lassitude, à plusieurs échelles de temps : il ne se passe rien au quotidien, sinon des choses très violentes de manière rare, et plus largement le sentiment d'être en attente pour tout : pour être régularisé, pour être payé, pour passer le relais au collègue suivant... Plus largement, ils sont en attente à l'échelle de la vie : « J'avais le projet de rester 2 ans à Nairobi, mais ne parviens pas à épargner » expliquent certains. La fin progressive de l'illusion est perceptible : malgré les efforts (ne pas manger de viande, ne pas utiliser les transports pour économiser), avec les imprévus, les frais de scolarité, le loyer dans les quartiers populaires, ils finissent par se rendre compte que cela ne passera pas. Ce qui m'intéressait, c'était montrer ces différentes imbrications, de l'attente quotidienne à l'attente mensuelle, de l'attente d'être muté à un endroit plus proche du domicile, de l'attente à l'échelle de la vie pour ces personnes qui

sont à l'origine des cultivateurs, qui s'épanouissaient dans le monde rural, et ont le désir d'y retourner.

GFG : La deuxième thématique qui m'a beaucoup intéressée, c'est l'approche par le travail. Vous parlez de précarité urbaine, de gens qu'on peut apparenter à une forme de domesticité. Cela m'a intéressée car c'est un pan qui a été peu travaillé par la géographie sociale...

JBL : Concernant le terme de précarité, je ne me souviens plus l'avoir utilisé, et si c'est le cas, je ne suis plus tout à fait d'accord, car cela renvoie à une logique de classe dans une terminologie marxiste avec laquelle je ne suis pas tout à fait à l'aise – du moins dans ce cas précis. Précarité et précaires, oui. Mais justement, ces personnes se voient peu, sont atomisées, dispersées en différents lieux, avec l'activité syndicale rendue très difficile par l'atomisation dans le temps et dans l'espace, qui à mon avis est radicalement différent de la notion de prolétariat. La géographie du travail m'intéresse beaucoup : comment elle s'articule à la vie et aux autres sphères de sociabilité... Le métier de gardien est un travail précaire, qui a trait à la sphère de la domesticité, dans le registre de l'*emotional labour* (un travail qui est fondé sur des ressources émotionnelles) ou plus largement dans le registre du *care*, je ne sais pas si les sociologues et géographes français ont un mot pour désigner ce service, ce travail à la personne. Comment ce travail s'articule-t-il à la vie quotidienne des populations pauvres dans la grande ville africaine ?

La domesticité est vraiment une forme de domination liée à l'espace, à ce que l'on cache, à ce qu'on place devant, dedans, à ce qui est dans la sphère familiale et au dehors, et, de ce point de vue, les lieux où les gardiens sont autorisés à aller ou pas sont définis de manière très fine : dehors mais pas dans le jardin, dans l'entrée de la maison, mais pas dans les pièces, etc. L'imaginaire de la domesticité prête aux travailleurs domestiques, et notamment aux gardiens, un caractère d'indiscrétion : par exemple, les résidents vont s'imaginer qu'en leur absence, les gardiens vont utiliser leur maison pour fouiller leurs affaires, s'installer et inviter des amis. Ce travail se fait dans cette atmosphère-là. D'où un jeu constant sur les limites, sur la distinction, sur le permis et le défendu. Ce jeu sur les limites passe par des interdits spatiaux, qui changent très souvent afin de marquer l'autorité. Un jour, les gardiens vont avoir le droit tacite de se reposer sur les pelouses du jardin, le lendemain, un résident leur rappellera que c'est interdit.

Un autre trait de ce type de travail est précisément l'organisation volontaire de ce caractère précaire, car c'est un mode de management et de domination au sein des entreprises. Il repose sur l'éclatement, le déplacement, qu'il s'agisse du personnel domestique ou des gardiens. Le fait de pouvoir disposer des corps, de déplacer les gens, constitue une forme de domination qui s'exerce par un dispositif spatial. En changeant l'assignation des personnes, en contrôlant leur mobilité dans la ville, en leur faisant faire des stages d'entraînement dans des espaces qui leur sont inconnus, ou en éclatant les guichets des entreprises de sécurité (un guichet pour la paye, un autre pour l'entraînement, un troisième pour la chaîne hiérarchique, etc.), on exerce un contrôle social. Tout cela est

Jean-Baptiste Lanne, auteur de *Des vies en veille : géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la sécurité à Nairobi* • 113
Une rencontre avec...

très difficile sans voiture et alors qu'on circule très mal, d'où une logique de découragement. Le travail a été très investi par la sociologie, et les techniques de domination au travail passent par une pensée de l'espace contraint *versus* une palette de tactiques pour s'aménager des espaces et des temps de liberté. Une géographe a travaillé sur la géographie des travailleuses domestiques à Dacca³, avec beaucoup de migrantes venues des espaces ruraux du Bangladesh : ces travailleuses domestiques sont souvent logées dans des conditions précaires dans les arrière-cuisines, sur les balcons ; leur espace de liberté se situe sur les toits où les habitants ne montent jamais. Apparaît alors une ville de toits, avec des planches de l'un à l'autre, et une circulation de ces travailleuses domestiques.

CFG : Une troisième thématique, très présente, est celle de la sécurité : vous établissez des liens avec une approche politique...

JBL : Le terme de sécurité est la porte d'entrée de la thèse. J'avais un objet de recherche assez vague, et cela m'a permis une porte d'entrée vers une catégorie de citoyens, les veilleurs. Je voulais faire un pont entre un concept, qui peut être utilisé à un niveau philosophique, et voir comment il a nourri des dispositifs concrets qui sont rendus possibles par des gens qui les mettent en œuvre, et sont sous le joug d'une forme de vie particulière, des vies abandonnées. Pour revenir sur la notion de sécurité, ce qui m'intéressait était de montrer qu'on sécurisait toujours à un certain coût, humain notamment. Pour sécuriser quelque chose ou quelqu'un, il fallait nécessairement abandonner quelque chose ou quelqu'un ailleurs. Ce n'est pas un dommage collatéral, mais l'entreprise de sécurisation repose philosophiquement sur l'idée d'abandonner des valeurs, des corps, des individus. C'est essentiel à la notion de sécurité. Je suis passé par le fait que la sécurité – et c'est là que j'ai eu recours à de la philosophie politique grecque, puis à celle de l'État moderne et ses penseurs comme Hobbes, puis Foucault et les approches non représentationnelles de la sécurité, en empruntant parfois à des géographes qui faisaient de la philosophie. J'ai essayé de soutenir le fait que le concept de sécurité est une puissance de métaphore, qu'il crée par analogie des figures inquiétantes et des figures rassurantes. On ne peut penser la sécurité sans penser l'intérieur et l'extérieur, le rassurant et l'inquiétant, le pur et l'impur. La création à chaque fois de cette figure double de fiction, le nous et les autres, peut être décliné à plusieurs échelles (en philosophie antique, le moi intérieur est contrôlable tandis que l'extérieur est incontrôlable ; dans l'État moderne, on oppose l'espace du sauvage à l'État moderne garant de la sécurité. Chez Foucault, on est davantage dans l'opposition entre norme et hors norme. C'est une approche assez occidentalocentrée, et l'on peut être critique à cet égard. J'ai un peu navigué dans le concept, mais l'essentiel était pour moi de montrer que ces conceptions irriguent le concept de sécurité, et combien elles se déclinent concrètement à l'échelle d'une vie, ou bien d'un espace domestique. Cette distinction intérieur/extérieur ne fonctionne que s'il y a un espace de limite, un

3 Jensen K. B. (2014), « Space-time geography of female live-in child domestic workers in Dhaka, Bangladesh », *Children's Geographies*, 12:2, p. 154-169, DOI : 10.1080/14733285.2013.783986

espace de l'abandon, un espace qui est saisi par l'intérieur mais comme étant extérieur. Cela peut être des espaces-tampon, des espaces de négociation, mais aussi des personnes et des figures. La figure des veilleurs relève typiquement de cela, de cette construction vivante de la frontière, de ce qui est intérieur et extérieur. Les gardiens sont des pauvres qui protègent les résidents aisés contre les pauvres, d'où une vision ambiguë, une méfiance à leur égard.

CFG : Il y a aussi une approche connexe, par le corps et la manière dont on se tient. Cela m'a beaucoup fait penser à un roman, *Debout-Payé*⁴, sur les vigiles ivoiriens en France...

JBL : Sur cette question du corps, j'ai été beaucoup influencé par des auteures issues des *Feminist Geopolitics*. Il faut faire l'effort de descendre à l'échelle du corps pour montrer que les grandes questions se jouent aussi à cette échelle. Ce sont des corps qu'on expose, concrètement au danger. Ce sont aussi des corps vitrines, vitrines des valeurs de l'entreprise, du standing du lieu, à partir desquels on va opérer une distinction. On va parfois aussi les considérer comme sales pour s'en distinguer. Paradoxalement, les corps doivent aussi renvoyer un sentiment d'assurance, de standing, de chic, de sécurité. Quelles vont être les représentations que les corps vont exposer ? Ce qui m'intéressait aussi, c'était de rentrer dans le corps physiologique, le corps qui s'use, statique durant 12 heures de veille, alors que les veilleurs sont souvent en mauvaise santé. L'usure des corps, en termes de rhumatismes, d'exposition aux piqûres de moustiques, de maladies, de perte de la vue... tout cela pour montrer qu'au-delà de l'exposition très ressentie des corps au danger, ce sont des corps que l'on use par un type de travail qu'on impose : ce sont des personnes qui marchent souvent une heure, voire une heure trente le soir pour regagner leur domicile. Ce n'est pas un monde très joyeux. Mais c'est ça aussi qui m'intéressait.

CFG : Nous avons abordé quatre thématiques présentes dans la thèse, mais si celles-ci sont liées, on a aussi une écriture en fragments, pour rendre compte de la vie fragmentée des gardiens que vous rencontrez. C'est une construction inhabituelle et frappante à la lecture, qui fait écho au choix de la poésie comme alternative au récit de vie. Peut-on lier les deux dans la réflexion ?

JBL : Ce qui m'intéressait, c'était de rendre compte de vies qui vont être obligées de naviguer dans des mondes très différents, et qui sont difficiles à tenir ensemble. Dans le monde du travail, l'attendu, c'est la présence, avec des tours de garde ; un des autres mondes qu'ils fréquentent est celui des bidonvilles où le rapport à la présence est également très important : si vous n'êtes pas présent, on marche sur vos plates-bandes, on peut squatter votre chambre, vous prendre un jerrican d'eau, ou bien même vous ne pourrez pas aider telle ou telle personne dans un conflit de voisinage... Dans ce monde des bidonvilles, la présence est un capital et le fait d'être visible, une ressource qu'on peut mobiliser. Il y a cette difficulté des personnes à lier ces deux mondes. Sur ce qui relève de l'écriture par

4 Gauz, 2015, *Debout-Payé*, le livre de poche, 216 p.

Jean-Baptiste Lanne, auteur de *Des vies en veille : géographies abandonnées des acteurs quotidiens de la sécurité à Nairobi* • 115
Une rencontre avec...

fragments, j'avais plusieurs terrains et différentes résidences. Ce qui m'intéressait n'était pas de comparer les terrains, qui étaient incomparables, mais d'interroger les passages de l'un à l'autre. Il s'agissait d'éclairer en miroir des questionnements sur un terrain par un autre terrain. Quand on comprend que dans le monde de Kibera, les personnes voisines rentrent souvent chez vous, ou ne vous rendent pas le linge que vous avez laissé à sécher, ou encore que les maisons sont très exposées à la destruction lors des pluies nocturnes de la saison des pluies, on comprend aussi pourquoi les veilleurs sont très inquiets de ne pas être là durant la nuit. J'ai du coup essayé de passer aussi d'un monde à l'autre : en quoi ce qui se passe ici peut avoir des conséquences là ? Un monde que je n'ai pas exploré est celui du village des espaces ruraux où la famille est restée, parfois avec des enfants. Il faut comprendre la difficulté émotionnelle qu'il y a à s'occuper des enfants des autres alors qu'on ne s'occupe pas des siens restés au village. Ce sont des liens tels que moi je les comprends, tels que je les interprète, et que j'essaie de retranscrire dans l'écriture. La poésie est une tactique que j'ai choisie parmi d'autres. Un certain nombre d'expérimentations sont en train de naître aujourd'hui en géographie. On peut citer l'une de nos collègues, Lise Landrin, qui travaille sur les techniques de théâtre de l'opprimé dans les villages népalais⁵. Les récits de vie impliquent spontanément une trame narrative progressive, une reconstruction, mais pour des gens qui ressentent très fortement leur vie à l'arrêt, qui ont de moins en moins d'espoir que cela évolue, cela peut être douloureux de raconter son parcours. La deuxième chose difficile était d'obtenir un *je*. Souvent la réponse était « parce que je suis pauvre, parce que ma famille a besoin de moi », ou « c'est l'exigence de l'entreprise ». Dans les premiers entretiens, on sent que le fait de se voir comme une personne capable de faire des choix et des projets était compliqué. Le récit de vie est un exercice très intéressant, mais qui est beaucoup plus difficile à réaliser que ce que l'on croit. On n'a pas de mal à admettre que les techniques d'enquête quantitatives exigent une formation ; mais l'entretien n'est pas inné, *a fortiori* dans une langue qui n'est pas notre langue maternelle. La poésie était aussi une manière de répondre à ce constat, celui d'un échange qui n'est pas inné, qui n'est pas de la simple conversation. On l'a prise comme un jeu, mais aussi comme une œuvre, on a fait quelque chose ensemble. Pour mes interlocuteurs, c'était très important d'avoir un résultat matériel, par exemple une feuille plastifiée, un objet de décoration, quelque chose qu'on peut envoyer à ses proches, qu'on peut garder. Parfois on n'y mettait pas du tout la même chose : je me souviens d'un atelier de poésie où je m'intéressais vraiment au travail sur le texte, alors que la personne n'y voyait que l'intérêt de taper à l'ordinateur. Il avait vécu comme une injustice de ne pas pouvoir poursuivre des études d'informatique, et pour lui, l'enjeu poétique n'était pas là, mais il était très volontaire, car cela le reconnectait à l'expérience de l'ordinateur, de la police d'écriture, etc. On n'est pas obligés d'y mettre la même chose.

5 Lise Landrin (2019), « Déclencher, représenter, restituer : le théâtre comme méthode géographique », *Cybergeog* : European Journal of Geography [En ligne : <https://journals.openedition.org/cybergeog/33530>]

CFG : Il y a une approche de ce qu'est une interaction poétique avec les gens que l'on étudie.

JBL : Au-delà de la poésie qui est un choix personnel, il y a la volonté de réfléchir aux conditions avec lesquelles on produit *avec*. Beaucoup de chercheurs, essaient aujourd'hui de savoir comment on peut produire *avec*... ce qui suppose de lâcher un peu sur nos objectifs proches, pour des objectifs partagés. On a parfois l'impression de pouvoir aller au-delà du seuil, mais d'autres seuils apparaissent. J'ai rencontré des personnes qui me confiaient des choses avec la volonté délibérée, je pense, que je ne comprenne pas. Il y a aussi des tactiques de seuil, l'art de ne pas être compris.

CFG : À partir de Nairobi, vous proposez à la géographie et aux sciences sociales une manière très riche d'aborder le monde ; merci beaucoup, Jean-Baptiste Lanne.

JBL : Merci à vous.